

© Éditions La Galipote.
www.lagalipote.com

Dessin de couverture : James Gressier

ISBN : 978-2-491832-53-7

Éléonore, l'automne rouge des vignerons auvergnats

1815 – 1848
Époque IV

De la Toscane auvergnate
à l'hôtel de ville de Paris

Du même auteur :

*“Jeanne, une bergère auvergnate dans la Révolution.
Les Servieix Première époque, 1788-1791 :
de la montagne thiernoise au faubourg Saint-Antoine.”*
Éditions La Galipote, 2021.

*“Adélaïde et les chouans auvergnats.
Les Servieix Deuxième époque, 1791-1796 :
des contreforts du Forez au faubourg Saint-Honoré.”*
Éditions La Galipote, 2022.

*“Emma ou l'honneur du grognard auvergnat.
Les Servieix Troisième époque :
des canons de Vendémiaire à la cité des canuts.”*
Éditions La Galipote, 2024.

“Exils républicains. Aux résistants espagnols.”
Éric Jamet éditeur, 2022.

*“De quoi Napoléon est-il le nom ?
Réflexions sur notre roman national.”*
Éric Jamet éditeur, 2023.

*“Rudel Du Miral, un conventionnel auvergnat
dans la grande Révolution.”*
Éric Jamet éditeur, 2023.

“Racines Paysannes.”
Éric Jamet éditeur, novembre 2024.

Pour contacter l'auteur : jeanpaulsozedde@gmail.com

Jean-Paul Sozedde

Eléonore, l'automne rouge des vignerons auvergnats

1815 – 1848

Époque IV

De la Toscane auvergnate
à l'Hôtel de ville de Paris

À Françoise, ma si vigilante,
ma précieuse et
indispensable compagne.

À tous mes amis auvergnats...

Prologue

Ce roman est le quatrième de la saga des “Servieix”. Il fait suite à *“Jeanne, une bergère auvergnate dans la Révolution”*, *“Adélaïde et les chouans auvergnats”* et *“Emma ou l’honneur du grognard auvergnat”*.

Nous abandonnons la montagne thiernoise pour nous rapprocher de Clermont-Ferrand, Beaumont, Aubière, les coteaux de Limagne et surtout Chauriat, ce village de la Toscane auvergnate, berceau de ma jeunesse.

Cet ouvrage, comme les précédents, souhaite rendre hommage au peuple des invisibles, aux oubliés de l’histoire, et en tout premier lieu aux petits paysans et aux femmes. L’histoire de France, celle de l’Auvergne, c’est leur histoire. Des épisodes et des personnages glorieux, comme Maradeix, le maire de Beaumont, et les révoltes de l’été rouge auvergnat de 1841 sont injustement méconnus ou occultés. Pourtant, ils ont joué un grand rôle dans le combat séculaire pour la république sociale.

Les banquets du puy de Montaudou organisés par Maradeix sont des événements historiques. D’abord par leur contenu : contrairement aux “banquets républicains” organisés dans les grandes villes, ils sont ouverts à tous, à tous les “sans grades”, aux femmes et aux enfants, sans cotisation préalable, chacun apportant son écot. Mais leur importance tient surtout à leur contenu politique : l’union des ouvriers et des paysans, de la faucille et du marteau, qu’illustre si magnifiquement le discours qu’a prononcé par Maradeix à ce banquet, en portant un toast à l’union

des travailleurs des villes et des campagnes : « *Les uns sont perpétuellement décimés par les crises de l'industrie, les autres par la grêle, la gelée et toutes les intempéries. Associons-nous donc !* »

La présidence de ce banquet par le fils de Couthon indique son sens politique. Il montre qu'à cette époque, les noms des grands leaders de la Révolution, Couthon, Robespierre ou Saint Just, conservaient un prestige intact. Ils n'avaient pas subi le poids de deux siècles de propagande et d'histoire officielle caricaturant "la Terreur". L'émouvant discours du fils Couthon évoque son père et ceux qui sont morts avec lui en Thermidor :

« *Ces hommes, ces noms qui ont inscrit sur leurs bannières, les mots saints d'Égalité et de Fraternité à côté de la Liberté... Des calomniateurs corrompus ont osé blasphémer contre leur mémoire, laisserons-nous toujours outrager ces martyrs du dévouement aux pauvres, ces noms dont l'intégrité était proverbiale, ces orateurs dont la parole foudroyait les aristocrates et les tyrans en proclamant que les hommes sont frères et que les différents peuples doivent s'entraider... ?* »

Ces événements, ces discours, ces révoltes sont authentiques et documentés, y compris la révolte de Chauriat et les trente insurgés envoyés au bagne de Cayenne, autrement dit à une mort certaine.

Avec neuf conventionnels régicides sur douze en 1793 puis les banquets rouges du puy de Montaudoux, annonceurs de la révolution de 1848, l'Auvergne n'a pas à rougir de ses racines républicaines et sociales... Ce ne fut pas pour des raisons géographiques, mais politiques, que le journal régional s'est appelé "*La Montagne*" !

Pour le reste, ce roman raconte une histoire d'amour, des personnages inventés, y compris le père d'Éléonore, Charles Henri. Seul son ancêtre, Claude Antoine Rudel Du Miral et sa maison aujourd'hui transformée en mairie ont une réalité historique... Tout comme le préfet du Puy-de-Dôme, Alexandre Meynadier, et sa réflexion sur les « *mauvaises dispositions* » de la commune de Chauriat.

Les épisodes picaresques – rabelaisiens – , les querelles picro-

cholines, les charivaris comme “la penaillade”, le mariage des carrioles, les “processions républicaines” ou l’épisode de Titus, sont des anecdotes plus ou moins plausibles qui ont circulé lors des veillées auvergnates.

Jean Paul Sozedde.
Automne 2024.

Les personnages

Famille Servieix

Jeanne Servieix, tante de Jürgen. Sœur de Julien, le héros de l'époque III, elle est l'épouse d'Arnaud Loussert, colporteur, Jacobin, blanquiste. Elle est l'héroïne de *“Jeanne une bergère auvergnate dans la révolution”* (époque I) mais aussi l'un des principaux personnages d'*“Adélaïde et les chouans auvergnats”* (époque II).

Jürgen Servieix, fils de Julien Servieix (le frère de Jeanne) et d'Emma, la Prussienne héroïne de *“Emma ou l'honneur du grognard auvergnat”* (époque III).

Justinien Servieix, (*“Adélaïde et les chouans auvergnats”* époque II), fils de Jeanne et d'un colporteur savoyard. Cousin de Jürgen, il a émigré à Paris où il est ouvrier d'imprimerie.

Justin Servieix, fils de Jacob Servieix, le frère aîné de Jeanne, et donc le cousin de Jürgen.

Famille Rudel Du Miral

Claude Antoine Rudel Du Miral, ancêtre de la famille. Le Conventionnel régicide, est mort en 1807 (personnage historique réel).

Charles Henri Rudel Du Miral, petit-fils du régicide. Il s'agit d'un personnage fictif, comme sa femme Gisèle.

Francisque Charlemagne Rudel Du Miral, petit-fils du régicide, il est le frère aîné de Charles Henri et occupe la fonction de procureur du roi à Moulins (personnage fictif).

Antoine Louis Rudel Du Miral, fils de Charles Henri, substitut du procureur du roi à Clermont-Ferrand (personnage fictif).

Eléonore Du Miral, fille de Charles Henri (personnage fictif).

Adrienne, vieille servante de la maison Du Miral (personnage fictif).

Famille Argelier (personnages fictifs)

Augustin Argelier, paysan laboureur et maréchal ferrant. Il a une femme, Clarisse. Sa mère se nomme Adèle.

Eugène et Félicien Argelier, fils d'Augustin.

Aristide Fonlup, leur commis de ferme.

Autres personnages

Antoine Maradeix, personnage historique. Maire de Beaumont, organisateur du banquet républicain du puy de Montaudou, il est aussi instigateur des journées de "*l'automne rouge*" à Clermont-Ferrand et Chauriat (épisodes historiques réels).

Antoine Sauret, commis vigneron chez Maradeix (personnage fictif), il est membre de la charbonnerie et blanquiste.

Victor Chalard, garde champêtre à Chauriat (personnage fictif).

Clovis Servignat, maire de Chauriat à l'époque des banquets. Il a pour épouse **Adrienne**. Alfred, Berthe et Arthur sont leurs enfants (personnages fictifs).

Aventin Aussize, bourrelier à Chauriat. Socialiste et Jacobin, il est la figure de proue du parti anticlérical de Chauriat. Son père, Maximilien, a participé à des épisodes de la Révolution et de l'empire (personnages fictifs).

Baptiste Mége, le plus riche laboureur du village de Chauriat. Il s'agit de l'un des opposants à Clovis pour la conquête de la mairie (personnage fictif).

Aristide Brunel, boulanger à Chauriat (personnage fictif).

Paul Sauzet, chargé de mission pour le sous-préfet de Thiers, petit-fils de François Sauzet (présent dans les précédentes époques de la saga).

Alexandre Meinadier, préfet du Puy-de-Dôme de 1836 à 1848 (personnage historique).

Temps I

Des gabelous aux banquets

Le départ

« *P*ère, je vais partir ! »

Jürgen s'adresse à son père, Julien Servieix. Il a tellement neigé que personne n'a pu se rendre dans la vallée sur La Durolle pour travailler. Et c'est heureux, car il fait un froid à ne pas mettre un émouleur dehors. La rivière elle-même s'oppose au labeur : elle commence à geler ! Ils sont tous là, regroupés en cercle autour du cantou. Parfois, un craquement sourd indique que quelques branches des grands mélèzes ont cédé sous le poids de la neige. Jacob, le patriarche en titre, est assis dans le coin au plus près du feu. Jürgen est un peu en arrière comme si, déjà, il prenait son envol, loin de la nichée. On ne distingue que ses cheveux blonds, frisés, mi-longs. Assurément il y a l'héritage de sa mère, Emma la Prussienne, dans sa haute silhouette et cette brusquerie, cette rigidité dans son maintien. Jeanne, sa tante, songe qu'il y a aussi en lui la trace des Escoutoux, celle des seigneurs de Vollore, avec ce profil d'aigle aux traits forts et anguleux. Cette marque se devine également dans la personnalité austère, dure et brutale de son neveu. Mais cette intrusion des marquis de Vollore dans les destinées de la famille Servieix reste un secret. Il s'agit de la brûlure ancestrale de la lignée. Les victimes ont fini par succomber à la honte de ce qu'elles ont subi. Jürgen lui-même l'ignore.

« *Partir à ton âge ? Tu n'as même pas seize ans !...* », dit-elle. Mais Jürgen, rétorque, rebelle :

« *Oui, Justinien est bien parti à Paris pour trouver du travail.* »

Ces quelques mots sont une flèche acide pour sa vieille tante Jeanne. Justinien, son fils unique et tant aimé, a quitté Loupeux pour chercher du travail à Paris, il y a plus de dix ans maintenant. Elle ne s'en est jamais vraiment remise. L'absence de l'être aimé, c'est pour elle comme une maladie. Arnaud, son mari, qui l'observe, ne le sait que trop. Justinien est le fils d'Armand, le colporteur mort le 17 juillet 1791 sous les balles des "fayettistes", sur l'autel de la patrie, au milieu du champ de Mars. Jeanne, est l'une des héroïnes de cette épopée, l'une de celles qui ont ramené le roi à Paris en octobre 1789. Ce rappel du départ de son fils bien aimé ravive chez elle, une douloureuse blessure. Le silence s'est installé dans la demi-obscurité. Seules les bûches de châtaigniers font entendre leur crépitement, éclairant des visages sérieux, tendus vers la chaleur du foyer. Julien, le père de Jürgen, rompt le silence dans la demi-obscurité ambiante :

« Partir ? Où ça ?... Tu n'es pas bien chez nous ? »

– Si père, je suis bien ici avec la famille, dans notre cassine. Mais on n'y arrive pas ! Que fera-t-on quand on aura vendu nos dernières chèvres ? Moi, Je vous ramènerai des sous quand je rentrerai au pays, comme le fait Justinien quand il revient de Paris. Et on rachètera des chèvres et même un mulet. »

Chacun opine sans piper mot. Tous pensent à la gueuse, la famine qui pousse les plus pauvres sur les chemins, les contraignant à tendre la main pour un morceau de pain. Mais ce n'est pas seulement elle, la gueuse, qui inspire Jürgen, à quitter aussi jeune Loupeux et la cassine. Il dissimule un secret, une obsession intime : retrouver sa mère, Emma, la blonde Prussienne. Il n'a livré ce projet à personne, même pas à son père ni à sa tante, pourtant il les interrogeait constamment à son sujet : *« Comment était-elle ? C'est où son pays ? »* ... Ou encore : *« Et toi, tante, tu as fait ton école avec elle, ici à Vollore... Parlait-elle le français ?... Et notre patois d'ici ? »*

Jeanne lui répondait, compatissante. Elle comprenait qu'un fils soit ainsi attaché à sa mère : *« Elle parlait parfaitement le français et comprenait notre parler d'ici, mais ne l'utilisait jamais. »*

Aussi, Jürgen s'est-il juré de la retrouver. Il n'a aucun souvenir d'elle. Il était trop petit lorsqu'ils ont fui Lyon et la furie homicide des ultras, en 1815, après la deuxième abdication de l'empereur. Est-elle morte ? Il ne lui reste que ce poème de Goethe, "*Erlk-önig*", le Roi des Aulnes, qu'elle avait donné à son père quand il l'a quittée, l'abandonnant à un officier autrichien. Il l'a recopié sur un carnet. Il ne comprend rien à l'allemand, mais il connaît le sens de chacun de ces vers. Il les relit souvent, la nuit, avant de s'endormir, furtivement à la lueur d'une bougie. Il avait demandé à son père de les lui réciter. Julien, qui avait guerroyé en Europe pendant de nombreuses années, comprenait un peu l'allemand. Lui aussi connaissait par cœur le poème. Chaque fois qu'il le récitait, cela provoquait des frissons à Jürgen : la peur, le froid, la forêt, le père, à cheval, seul avec son fils et toujours l'espoir de la chaleur, du réconfort de la mère absente.

Julien, ce fut le grognard, le soldat de Napoléon. Il souffre de voir partir son fils unique. Avec son prénom étrange, Jürgen est le dernier lien qui le rattache à sa grande passion, à l'histoire de sa vie, à Emma et à l'empereur. Il lui rappelle son honneur bafoué par l'accusation de désertion pour avoir sauvé cette "*mädchen*", sous les murs de la forteresse de Magdebourg.

Emma ! Emma, la blonde Prussienne, qui a disparu de son existence, à Lyon, emportée par les Autrichiens, lors de la deuxième abdication de l'empereur, en 1815. Il a dû s'enfuir avec Jürgen, son bébé sur les épaules, loin de la cité des canuts où se déchaînait la vindicte des ultras. À présent, Julien est un vieillard. Démoli par les années de guerre, il n'a jamais pu se faire au métier d'émouleur, celui de Jacob son frère, ce métier qui fut aussi celui de Josselin, son père. Quant à Arnaud, le mari de Jeanne, l'ancien feudiste puis colporteur sous l'empire, il a lui aussi vieilli. Ils sont assis côte à côte... Réconciliés le Jacobin et le grognard ! Arnaud opine de la tête dans un geste où se devine l'indécision et une sorte de fatalisme. Il a un mouvement de dépit, comme de la révolte, quand a été évoqué le mulot d'Armand.

Jürgen se redresse : rien ni personne ne l'empêchera de s'en

aller. Le départ vers la plaine, vers la capitale auvergnate, est la première étape. Aussi, y a-t-il comme un reproche, une rancœur dans la réponse qu'il adresse à son père :

« Tu es bien parti, toi, pour suivre l'empereur !

— ... *Pas l'empereur, la République !* », rectifie immédiatement Arnaud. Effectivement, Julien s'en était allé, bien avant qu'on ne connaisse Bonaparte, lors de la "levée en masse" en 1793. Il comprend que les vieilles querelles entre Julien et Arnaud ne sont pas totalement éteintes. Julien hausse les épaules comme si la remarque était maintenant pure futilité. Puis il revient à la charge :

« Et tu vas aller où ? »

— *En bas, dans la plaine, près de la grande ville, Clermont. C'est le fils Bongeot, à la dernière foire du Pré qui m'a dit qu'ils cherchaient des journaliers. Il y a même des fabricants qui embauchent à l'année, un peu comme les maîtres couteliers, mais on n'a pas besoin de leur louer un rouet : Ils fournissent les outils.*

— *Et qu'est-ce qu'ils fabriquent ?*

— *Ils font du sucre avec des racines. Ils appellent ça une betterave. Ça vient du nord. Des Allemands qui l'ont inventé pendant le blocus décrété par l'empereur. C'est comme les carottes, mais en beaucoup plus gros. Ça ne pousse pas chez nous. Il faut une terre grasse et profonde, comme en bas, dans la plaine. On peut aussi l'utiliser pour nourrir les animaux.*

— *Tu vas fabriquer du sucre ?*

— *Peut-être, s'ils m'embauchent ! Je sais lire et écrire, ça aide. Mais il y en a aussi qui fabriquent des protections, comme des coussins de cuir à mettre autour des roues. Sur les pavés, ça évite les secousses et le bruit pour les calèches des messieurs de la ville.*

— *Quand on travaille chez les autres, on n'est plus son maître !*, affirme Arnaud. Lui, il n'est jamais allé "chez les autres".

— *Travailler chez les autres, ou crever de faim chez soi, voilà notre choix, mon oncle ! Tu as bien laissé partir Justinien !... Maître de quoi ? De trois chèvres et quatre châtaignes ! Oncle Jacob n'est même pas propriétaire de son rouet : il appartient aux Moutiers. On doit leur payer chaque semaine dix sous de location, même quand il neige. »*

Les propos de Justinien marquent profondément Arnaud. Justinien n'est pas vraiment son fils, mais il lui est davantage attaché que si cela avait été le cas. Il est le fils de Jeanne et de son premier compagnon, Armand le colporteur savoyard. Épauler Justinien, le couvrir, le défendre en toutes circonstances était pour Arnaud une manière d'exprimer son amour pour Jeanne, d'exorciser la mort en héros de son rival, le 17 juillet 1791, sous les balles des "fayettistes" alors qu'il manifestait en faveur de la République. Toute sa vie durant, Arnaud a lutté contre le fantôme d'Armand le Savoyard. Ce fantôme est toujours présent, il le sait, il le voit dans les yeux de Jeanne qui reste, le regard trouble, fixée sur le feu à l'évocation du nom de Justinien. A-t-elle seulement accepté une seule journée qu'il soit officiellement le fils d'Arnaud ?

« Et tu pars quand ? »

C'est Jacob qui interroge. Cette question est comme une décision, une manière de clore le débat. On laissera partir l'adolescent. Jacob est l'aîné, le "maître" de la cassine, même si l'ancienne communauté du hameau de Loupeux s'est disloquée. Fils aîné de Josselin, le patriarche assassiné par le marquis en 1789, il sait parfaitement que la famille est au bord de la famine. Une bouche de moins à nourrir et un petit revenu supplémentaire ne sont pas à négliger. Et puis Clermont-Ferrand, ce n'est pas si loin, beaucoup moins loin que Paris où est parti Justinien, bien moins loin que la Prusse, où Julien est allé se battre... D'ailleurs, cette Prusse, il n'a même pas idée d'où elle se trouve !... Des semaines et des mois de marche, là-bas en direction du nord-est... Pour Jürgen, rejoindre la plaine ce sera une journée de marche, de même pour le retour. Jacob et Julien, dans leurs jeunes années, sont bien partis jusqu'en forêt de Tronçais travailler avec les charbonniers quand, déjà, la misère et la faim frappaient aux portes de la cassine. Aussi insiste-t-il :

« Et sais-tu où tu vas aller ? »

– Non pas vraiment. Le fils Bongeât m'a dit qu'à côté de Clermont, il y a des villages de vigneron... Les plus gros embauchent à l'année. On y est nourri, logé, comme dans une famille. Ils appellent ça "être commis de ferme". Ce n'est pas loin du château de l'évêque.

Son cousin est déjà là-bas. Il est très bien. Le dimanche, il peut même aller à la ville, ce n'est pas loin.

– *Et tu reviendras nous voir ?* »... C'est Justin, le fils aîné de Jacob qui l'interroge. Lui, est un "vieux garçon" qui n'a jamais quitté Loupeux et la cassine. Il appréhende le départ de Jürgen : il va se retrouver seul, entouré des vieux ! Tous les jeunes sont partis les uns après les autres. Ses sœurs pour se marier, ses frères pour travailler dans des métairies de la plaine, Justinien pour Paris... Il sera désormais le seul en âge et en mesure de s'occuper des travaux les plus durs : cultiver les pommes de terre et le seigle ou faucher l'herbe pour l'hiver.

« Bien sûr que je reviendrais, et même plusieurs fois l'an si possible. J'essaierai de revenir en hiver pour t'aider à bêcher le champ de La Renaudie. »

Ce champ est l'unique propriété qu'ont conservée les Servieix suite à la dissolution de la communauté de Loupeux et à la disparition des vaines pâtures. C'est grâce à ce champ défriché pour la famille à l'époque de Josselin, qu'aujourd'hui ils peuvent cultiver un peu de seigle, de pommes de terre et de haricots pour passer l'hiver. Mais faute d'araire et d'animal de trait, il leur faut porter le fumier à la hotte et retourner la terre à la main, avec une bêche... Un rude labeur, impossible pour les vieux comme Julien et Arnaud. Jacob lui-même envisage d'abandonner son rouet.

« *Et tu nous écriras ?* »... C'est Jeanne qui pose la question. Depuis l'installation du nouveau service des Postes par monsieur Antoine Conte à Paris, elle se rend chaque semaine à Celles pour interroger le buraliste, en l'attente d'une lettre de Justinien.

« Oui, Tante. Heureusement grâce à la famille, je sais écrire. »

Un fugace sourire se dessine sur le visage de Jeanne au souvenir de l'école du château de Vollore qu'elle avait créée avec son amie Adélaïde à leur retour de Paris, à la "grande époque"... Une belle réussite ! Mais aujourd'hui, cela aussi n'est plus qu'un souvenir empreint d'un nuage de nostalgie. Adélaïde a définitivement réintégré

son titre de marquise et s'est mariée avec cet Alexis, son ancien commis, devenu propriétaire, un hobereau, grâce à la Révolution. Chacune vit désormais dans un monde différent !... Car Jeanne a réintégré la cassine, la chaumière, l'univers des paysans sans terre. Jürgen lui répond :

« Je partirai au printemps, quand les gros travaux vont commencer. Le fils Bongeat m'a donné une adresse... C'est dans un gros bourg pas loin de la grande ville, Chaniat ou Chauriat, je ne me rappelle pas bien. C'est le pays de Du Miral, l'ancien maire de Thiers. Il y a encore sa famille, son petit-fils. Ils font partie du "grand monde" des riches, maintenant.

– Du Miral, on connaît ! C'était le témoin du premier mariage d'Adelaïde, avec ce pauvre Adhémar.

– Oui, on était allé à son enterrement, à Orléat. C'est vieux tout cela, il y a plus de trente ans... C'était à l'époque de l'empire. On avait encore la mère. »

C'est Jacob qui vient de s'exprimer. "La mère", c'est Marie, la femme de Josselin, leur mère à tous, morte il y a plus de dix ans. Un silence s'installe à nouveau. Certains opinent de la tête, pensifs. Tous ont les yeux fixés sur le feu, sur les bûches qui se consomment et qu'il faut économiser car on ne sait pas ce que l'hiver nous réserve. Mais l'évocation de Du Miral, le vieux conventionnel les a rassurés... Jürgen ne sera pas si loin ! Il restera en pays de connaissance. Finalement, la tribu accepte le départ du plus jeune, car il le faut bien. Telle est la vie, la dure loi de l'existence des paysans sans terre.

Le notable et ses soucis

Charles Henri Du Miral, le maître de La Millardière est inquiet. Cette histoire d'impôts sur les portes et fenêtres ne lui dit rien qui vaille. Il est assis, pensif, dans le vaste salon de la grande maison aménagée par son aïeul au cœur du village de Chauvriat. Il observe par les fenêtres l'animation sur la place et porte son regard, en face de lui, sur la vieille église. Comme un grand blessé, un mutilé qui surplombe et porte son ombre sur le village, le clocher décapité témoigne de la rage qui s'est emparée du pays il y a quelques décennies, guère plus d'une génération... Décapiter le clocher, faire fondre les cloches pour couler des canons ! Quelles folies se sont emparées des hommes à l'époque de son ancêtre, le conventionnel régicide !

Une charrette conduite par un journalier entre dans la grande abbaye. L'ancienne église du monastère a été transformée en chais et en grenier. Cette abbaye, sa famille l'avait achetée à l'époque de la Révolution. Il paraît que son chœur et sa crypte datent de l'époque carolingienne... Un des plus anciens lieux de culte de la chrétienté occidentale ! Claude Antoine Du Miral, son ancêtre, fut le président-doyen de la Convention, l'assemblée qui vota la mort du roi ! Charles Henri l'a à maintes et maintes fois vérifié : oui, son grand-père a bel et bien voté la mort du roi !... Oui, il a voté pour la guillotine et, ensuite, contre le sursis, puis contre l'appel au peuple !... Oui, son aïeul est un authentique et irréfutable régicide !...

Cette ombre qui plane sur la maison et le domaine le terrifie. Elle le hante. Ce grand ancêtre et ces événements inouïs le tétanisent. Il se sent si petit au regard de tout cela. Quelquefois, dans un sursaut d'amour propre, il se dit qu'il se doit d'être à la hauteur. Il se redresse et rêve d'un grand dessein, des ambitions et des actes héroïques. Puis lui revient à l'esprit son quotidien banal : la gestion du domaine, ce poste de substitut à briguer pour son deuxième fils... Et ce monarque bourgeois avec cette misérable et prudhommesque ambition : **“Enrichissez-vous !”** Tous ces petits calculs le dépriment. Briguer la mairie de la commune ? Rien qu'à l'idée de la disputer à ce minable inculte de Clovis Servignat lui inflige un sentiment de dégoût. Quelle déception, quelle petitesse comparée à son ancêtre qui décidait là-haut, à Paris, des affaires du pays, de l'Europe et du monde ! Cet ancêtre qui côtoyait des géants tels Robespierre, Fouché, ou Napoléon ! Disputer la mairie à cet incapable de Clovis ? Votre propre valeur se mesure à la taille de vos adversaires ! En outre, même à l'échelon d'une commune, les villageois ne sont pas souverains, c'est le préfet qui choisit. Et il a préféré cette “carpette” de Clovis !... Charles Henri ne sait pas, n'aime pas faire de ronds de jambes, toutes ces courbettes nécessaires pour être “bien en cour”. Il s'est levé pour marcher dans son grand salon. Puis il reprend la lecture des journaux et tombe sur les désordres provoqués dans le sud-ouest par la nouvelle méthode de recouvrement de l'impôt.

Hier encore, Charles Henri discutait avec son fils aîné, Antoine Louis, à propos de ce Georges Humann, ce nouveau ministre des Finances. Antoine Louis est substitut du procureur du roi et conseiller municipal de Clermont-Ferrand. Ils en ont parlé. A Chauriat aussi, il faudra que le conseil en débattenne et prenne une décision. On peut craindre le pire avec cet imbécile de maire ! Ce n'est pas tout : il y a Eléonore la rebelle, la petite dernière !

Peut-on collaborer avec les gabelous ? Accompagner les envoyés du fisc lors de leur tournée d'inspection ? Charles Henri perçoit que tout cela est explosif. Le nouveau maire de Clermont

lui-même, Hippolyte Conchon, est très partagé.

Certes le gouvernement ne peut accepter la dérive des finances publiques, cela, Charles Henri peut le comprendre. Il est le petit-fils d'un conventionnel qui a été associé, en son temps, aux affaires au plus haut sommet de l'État. Comme son illustre ancêtre, il appartient à une loge maçonnique, parmi les plus respectables et les plus soucieuses du bien commun... Il conçoit les nécessités et les contraintes budgétaires liées à la gestion de l'État.

Mais était-il besoin de se focaliser ainsi sur les contributions directes ?... Et surtout sur cette question du nombre de portes et de fenêtres ! N'était-il pas plus simple de faire porter l'effort fiscal sur les impôts indirects, sur le tabac et les boissons ?

Ce qui serait en outre excellent pour la santé du peuple et même, plus globalement, pour la paix sociale. Car, à n'en pas douter, l'abus d'alcool a de détestables conséquences sur la tranquillité publique. Il n'est qu'à voir toutes les violences qui en découlent.

Charles Henri lui-même, bien qu'important propriétaire vigneron et maître de chais, ne consomme pratiquement pas d'alcool, en dehors de quelques bouteilles sélectionnées de liqueur de cognac que son ami de Jonzac lui fait parvenir.

Contrôler le nombre de portes et de fenêtres, ainsi que la valeur locative d'une maison !... Quoi de plus difficile à déterminer. Est-ce qu'un soupirail doit être considéré comme une fenêtre ? Un œil de bœuf l'est-il lui aussi ? Et les portes de cuvage ? Sur quelles dimensions va-t-on se fixer ? Tout ceci est un casse-tête dont le conseil municipal a eu le plus grand mal à se défaire. Pourquoi les agents du ministère feraient-ils mieux ?

Ce monsieur Humann est un ministre des Finances tout engoncé de sa rigueur alsacienne, quasi prussienne. Il ne connaît rien à la susceptibilité méridionale. Le pire de tout est sa défiance à l'égard des pouvoirs municipaux avec son obsession de vouloir confier le recensement à des agents du fisc, et en dessaisir les élus locaux. Là réside le danger ! Certes, si des agents du fisc viennent mettre leur nez dans toutes les communes, vérifier sur place la "valeur loca-

tive” des logements et compter eux-mêmes le nombre de portes et de fenêtres, vraisemblablement le rendement de l’impôt sera meilleur... Mais à quel prix ?

Ce n’est pas tant la découverte des petits arrangements locaux entre notables, la révélation des multiples exemptions et passe droits qui inquiètent Charles Henri. Non, cela concerne surtout les propriétaires. Et ce ne sont pas eux qui vont provoquer un charivari, au contraire, c’est le peuple qui y trouvera prétexte pour s’en prendre aux propriétés.

Ce qui l’inquiète, c’est que même les petits paysans vont voir débarquer de nouveaux “gabelous”. Or, ces derniers n’ont pas bonne réputation en terre occitane. Ils ont, de toute éternité, été mal acceptés par les paysans. Cela rappelle de trop mauvais souvenirs, mais à Paris, là-haut, ils ne s’en rendent pas compte. C’est contre eux, les “gabelous”, et pas seulement contre la monarchie que le peuple a fait la Révolution voici cinquante ans, et même plus récemment, il y a à peine dix ans, en 1830 !

Et il n’y a pas besoin de cela pour mettre le feu aux poudres. Charles Henri le sait, il lit tous les journaux parisiens, même les plus extrémistes, les plus partageux, ceux des “Fouriéristes” comme ceux – interdits – de ces communistes de Cabet. Il sait qu’à Toulouse, Bordeaux et Lyon il y a eu des mouvements de protestation contre cet impôt, des émeutes même, des maires et des conseils municipaux de grandes villes qui ont annoncé leur refus de collaborer avec les agents du recensement. Et pourtant ces maires, comme tous les autres, ont été choisis par les préfets... C’est dire combien cette initiative ministérielle est populaire !

Là-haut, ils ne se rendent même pas compte qu’ils sont assis sur un volcan !

Bien que petit-fils d’un conventionnel régicide, Charles Henri s’était rallié à la monarchie orléaniste. Son frère aîné, Francisque Charlemagne, est procureur du roi à Moulins, et Antoine-Louis, son fils cadet, postule maintenant pour être substitut à Clermont-Ferrand ! Tout cela est le fruit d’un compromis. Les no-

tables comme lui ont accepté que le roi Louis Philippe soit adoubé par Lafayette après les “trois glorieuses” en 1830. Mais le peuple l’a-t-il accepté, lui ? Chacun sait bien que les insurgés de juillet 1830 se sont fait “rouler dans la farine” par Lafayette et le banquier Laffite.

Et ce n’est pas seulement le peuple de Paris qui a été dupé, la province aussi !... Il n’est qu’à voir les chambards qui se succèdent après les carnivals, y compris ici même, à Chauriat. Les idéaux de la République ne sont pas morts. Cette vieille lune du suffrage universel, du droit de vote pour tous, continue de mobiliser les foules. Il y a un parti important et des journaux qui œuvrent pour une réforme, pour l’élargissement du cens électoral, et pourquoi pas, pour les plus extrémistes, les républicains, en faveur du suffrage universel. Charles Henri est partagé sur cette question. Evidemment, c’est au suffrage universel que son ancêtre, le conventionnel, a été élu en 1792, mais ce temps était une époque de folies et d’excès. Peut-on donner le droit de vote à tous ces journaliers et trimards, à ces ouvriers et petits paysans ? La plupart ne savent même pas lire !... Ils sont incapables du moindre jugement raisonnable. Il n’est qu’à les voir lors des charivaris ! Pourquoi ne pas donner le droit de vote aux femmes, voire aux enfants, tant qu’on y est ! À ses yeux, les chefs des groupes républicains n’utilisent que cela dans un but démagogique, pour semer le désordre et renverser la monarchie.

C’est comme cela, il y a toujours quelques groupes d’extrémistes, surtout parmi les jeunes, qui continuent d’agiter les symboles de la République, de l’époque où son aïeul a été élu à la convention, en 1792. Ils évoquent sans effroi, et même avec ferveur, la guillotine, et ne rêvent que de taxations et de violences contre les riches. Charles Henri n’ignore pas qu’il existe à Chauriat de tels enragés parmi les journaliers, les manœuvres et les jeunes, voire même parmi certains propriétaires ou artisans, comme le forgeron Argelier.

Charles Henri est pris d’un frisson au souvenir du dernier carnaval. Les femmes du village n’avaient-elles pas confectionné un énorme pantin déguisé et maquillé à l’effigie du roi ? Il était destiné, comme de coutume, à être brûlé en fin de manifestation. Cette

année-là, en février, le pantin n'était pas seulement bourré de paille, il contenait aussi une grosse outre emplie de vin. Charles Henri en est encore tout chaviré.

Avant de jeter le pantin dans le feu, on l'a décapité et un flot de sang – du vin en réalité – s'est déversé dans une grande bacholle où chacun a pu venir se servir au milieu de l'emballement d'une farandole des plus frénétiques. Ensuite, on a livré au feu de joie les restes pantelants de ce lamentable mannequin.

Charles Henri en a encore froid dans le dos. Soudain une question le perturbe : comment son aïeul, le conventionnel, a-t-il pu être régicide ? Comment le devient-on ? Quelle folie s'empare des gens dans ces moments-là ?

Il se souvient que c'est le nouveau commis du forgeron qui a actionné cette sorte d'engin qui simulait la guillotine pour décapiter le mannequin. Un grand gaillard costaud, aux cheveux blonds. Il paraît qu'il s'appelle Jürgen. D'ailleurs, le bruit court que c'est le fils d'une Prussienne. Il viendrait de la montagne thiernoise. Le sieur Argelier, le maître forgeron, a laissé agir son commis, ce qui signifie qu'il n'y avait pas que les manouvriers et les journaliers à danser la farandole autour du feu de joie. Argelier était complice, au minimum consentant dans l'affaire, puisqu'il n'a pas réprimandé son jeune commis. Pour Charles Henri, cette histoire de vérification des portes et fenêtres tombe décidément très mal.

Mais le pire n'est pas là ! Charles Henri prend appui sur les accoudoirs de son fauteuil pour se redresser en songeant qu'il se fait vieux ! Les rhumatismes le taraudent... Vieux et lourd ! Son souci, c'est Éléonore, sa fille cadette, la petite dernière. Quelle erreur d'avoir un enfant sur le tard !... On arrive pas à les éduquer, surtout une fille rebelle comme elle. Il risque de partir avant de l'avoir casée. Elle vient tout juste d'avoir quinze ans mais lui se sent si vieux !

Sans compter qu'elle est attirée par les pitreries des jeunes du village. Pire, il semble quelle se soit entichée de ce nouveau commis de forge au prénom imprononçable ! Il vient d'arriver chez Ar-

gelier Ils se voient. Il en est certain. Il l'a mise en garde. Une vraie tête brûlée cette enfant ! Certes, le gaillard a belle tournure, avec sa taille haute, ses cheveux blonds et ses larges épaules. On comprend qu'il puisse émuoustiller une jeune fille. Mais enfin, ce n'est qu'un simple commis, un paysan sans terre, un de ces traîne-misères de la montagne thiernoise. Et le pire de tout, c'est qu'il s'agit d'un extrémiste républicain, de la graine de septembriseur. Il n'y avait qu'à le voir décapiter le mannequin... Pour peu, ils auraient installé une guillotine sur la place de l'église !... Car il ne rigolait pas, ce n'était pas un carnaval pour lui. Il a décapité le pantin avec un sérieux et une application à faire frémir. Et voilà qu'Éléonore s'est entichée de cet énergumène !... Et si elle tombait enceinte ? Charles Henri n'ose l'imaginer. Il sait pourtant que le pire est à craindre avec cette petite...

L'art du charivari

Jürgen est arrivé chez maître Argelier grâce à son oncle, Arnaud Loussert, l'ancien colporteur. Ce dernier avait connu jadis, aux temps de la Révolution, un certain Antoine Sauret, un jeune ouvrier tisserand à l'époque des "trois glorieuses". Celui-ci était originaire de Lyon. Après la révolte des canuts, fuyant la répression, il était venu se réfugier comme commis en Auvergne, à Beaumont, chez le père de Maradeix, actuel maire de cette cité. Au fil du temps, Antoine était devenu un intime de la famille, l'homme de confiance de toutes les missions délicates et l'agent de liaison des réseaux blanquistes et carbonaristes.

Arnaud avait confié à Jürgen une lettre de recommandation à l'attention de l'ancien ouvrier tisserand. A cette date, le fils du vieux Maradeix, secrètement mais profondément républicain, était maire de Beaumont. Le nouveau préfet du Puy-de-Dôme avait cru habile de le désigner comme maire. Il espérait ainsi neutraliser ce jeune propriétaire vigneron pour l'assagir et envoyer un signal aux paysans propriétaires et laboureurs du département. Antoine Maradeix n'était-il pas à la tête d'un important vignoble ? La véritable voie de la réforme, de l'élargissement du cens électoral, n'était-il pas dans cette formule qu'avait lancée le premier ministre Guizot aux propriétaires : « *Enrichissez-vous !* ». Pour autant, la décision du préfet était loin de faire l'unanimité dans les rangs de la droite libérale et monarchiste auvergnate.

Or il se trouvait qu'Augustin Argelier, ami intime d'Antoine Maradeix et membre, comme lui, du parti de la réforme, cherchait un jeune commis pour sa forge. C'est ainsi que Jürgen arriva à Chauriat, recommandé par Maradeix. Le maître forgeron fut un peu inquiet au début, car la nouvelle recrue était venue accompagnée par l'ancien ouvrier tisserand. Or celui-ci, en dépit de la confiance inébranlable que lui accordait la famille Maradeix, traînait derrière lui une histoire et une réputation sulfureuse. On disait qu'il était un partisan de Blanqui, un nostalgique de la "conspiration des égaux" de Gracchus Babeuf. Il faut dire que son apparence ne le servait guère. Avec son nez crochu, ses cheveux gris en bataille, ses yeux exorbités et son dos légèrement bossu, il présentait un physique à effrayer les jeunes enfants.

Cependant, très rapidement, le forgeron se félicita de sa recrue. Le jeune commis se révéla un excellent choix. Intelligent, fiable, dur à la tâche, il assimila très vite toutes les techniques du métier de forgeron et de maréchal-ferrant, au point que maître Argelier pouvait lui confier la responsabilité de la forge en toute quiétude et se consacrer à sa ferme qui était sa seconde activité. Augustin Argelier qui était déçu par ses deux fils, se prit même d'une attention toute paternelle pour son jeune commis. Il l'introduisit dans le cercle républicain du village, les "chambrées" et les "réunions de caves" où, le soir, se retrouvent les hommes pour discuter de la pluie et du beau temps, des récoltes, mais surtout pour critiquer le gouvernement et la monarchie. C'est ainsi que Jürgen devint la coqueluche du groupe des jeunes qui se réunissait, parfois dans des lieux improbables, pour parler des filles, raconter leurs aventures, et surtout préparer les pantalonnières, clowneries, charivaris et autres tours pendables dont ils se délectaient à organiser. Sans conteste, le "roi de la déconne", le plus imaginatif dans la bouffonnerie, c'était Arthur Servignat, le fils aîné de Clovis Servignat, le maire du village.

Jürgen se lia d'amitié avec Arthur. Ils étaient complémentaires. Autant Arthur était intuitif, innovant, impulsif, autant il manquait

de fiabilité et de suite dans les idées. En revanche, Jürgen était organisé, sérieux et d'une rigueur méthodique.

Arthur était l'exact opposé de son père Clovis. D'ailleurs, il ne se supportaient pas l'un l'autre. Pour Clovis, Arthur était la plus grande déception de sa vie. Il avait investi en son fils aîné un grand objectif patrimonial d'enrichissement et d'agrandissement du fief familial. Or, Arthur se moquait de tout projet de mariage fomenté par son père, et encore plus de l'agrandissement du fief familial. Pour lui, seuls comptaient les pitreries et surtout... la dive bouteille et les soirées dans les caves autour des tonneaux ! Il faut dire qu'Arthur avait une nette propension à user et abuser du petit vin de Chauriat, ce qui handicapait grandement ses capacités de travail et ses fonctions managériales dans la ferme de Servignat. Quand son père, avec une paire de bœufs, abattait deux cartonnées de labour en une matinée avec l'aide d'un seul journalier, il fallait à Arthur une journée entière et parfois plus pour réaliser le même ouvrage avec l'aide de deux journaliers. C'était à désespérer ! Comment prospérer avec une aussi piètre productivité ?... Il faut dire que son aîné passait son temps à discuter, à plaisanter avec les journaliers. Comment envisager d'agrandir le fief familial avec Arthur à sa tête ? Et le pire dans tout cela, c'est que dès qu'Arthur était sur les foires ou marchés, il faisait de mauvaises affaires ! ... Il ne savait pas marchander, il bradait les récoltes et achetait à prix d'or le moindre outil, la moindre semence. Sans compter qu'il dilapidait le résultat des ventes en passant son temps à offrir des tournées à la cantonade, quand il ne revenait pas passablement éméché. Et cela, à tel point que Clovis avait finalement décidé de ne plus le laisser partir aux foires négocier pour le domaine. Mais le problème, c'est que tout le monde adorait Arthur, surtout parmi le petit peuple. On le réclamait constamment à son père.

« Monsieur le maire, vous n'avez pas emmené votre fils ? Quel dommage ! Il est tellement gentil, tellement serviable. Et toujours le mot pour rire. Il prend tout à la rigolade. », ne cessait-on de l'interpeller. Il n'y avait rien de tel pour indisposer et énerver Clo-

vis. Cependant, il devait en convenir, Arthur était son meilleur agent d'influence dans le village... Et quelque part, il lui devait son poste de maire.

La situation avait encore empiré avec l'arrivée de Jürgen. Les facéties menées par Arthur et le groupe des jeunes prirent un tour plus organisé, plus méthodique, plus politique et contestataire. Dès le début, Clovis avait considéré avec beaucoup de méfiance, voire d'hostilité l'arrivée de ce jeune étranger chez le forgeron en qui il voyait un rival pour la mairie. Puis la camaraderie, et bientôt l'amitié, entre Jürgen et Arthur lui apparurent une catastrophe... Et il n'avait pas tort ! Les ennuis allaient commencer.



Avant même l'épisode grandiose du carnaval et la décapitation symbolique du "paillassou" couronné, il y avait eu l'affaire du "bal des charrettes".

Le charivari du "bal des charrettes" était le fruit de l'imagination débordante d'Arthur. Ce bal d'un genre original avait été mis en œuvre par le groupe des jeunes. Les mariages arrangés par les patriarches pour l'agrandissement de leur domaine n'étaient pas pour rien dans cette nouvelle pantalonnade. Aussi l'épisode marqua-t-il les esprits.

Pour se rendre aux foires ou aux marchés, tous les petits, les sans grades, dépourvus d'attelage et d'animaux de traits étaient tributaires des gros, des laboureurs. Sauf à affronter près de deux heures de marche, lourdement chargés, il leur fallait utiliser la charrette, le cabriolet ou le char à banc d'un propriétaire pour aller vendre le maigre produit de leur labeur : œufs, poules, lapins et légumes... Ce qui était quasiment indispensable puisque le marché hebdomadaire le plus proche se trouvait à Billom, soit à une dizaine de kilomètres de Chauriat. Le marché de Billom était une institution qui remontait aux temps les plus anciens.

Pas moins de dix voitures partaient de Chauriat, de bon matin, chaque lundi pour rejoindre ce lieu d'échange ancestral. Les élégantes voitures des notables s'y rendaient pour le loisir, et les chars à banc surchargés des laboureurs s'en allaient vendre leurs récoltes et acheter le nécessaire à la bonne marche de leur ferme ou de leur intérieur. Par habitude, on se regroupait par quartier. Ainsi, la Marie Jarrige récupérait le quartier des banches. Elle prenait en charge petits pois, haricots, œufs et même quelques volailles pour le compte de tous ses voisins. Il lui arrivait aussi de s'occuper des commandes, mais plus rarement, car chacun préférait acheter lui-même. Le laboureur du quartier les acceptait sur son attelage moyennant une modique somme, souvent en contrepartie, une journée de travail.

La demande était tellement forte que la mairie n'hésitait pas à utiliser le corbillard, en le transformant en char à banc. Pour se faire, Clovis mettait à disposition "Bijou", son cheval le plus apte au trot. Moyennant quoi, en moins d'une heure, nombre de villageois désargentés pouvaient se rendre gratuitement chaque lundi matin au marché de Billom.

Clovis, cependant, s'estima insuffisamment rémunéré pour le prêt de son cheval. Il argumenta que Bijou transportait parfois dix passagers, et même plus, et qu'il ne touchait qu'une seule journée de travail en compensation. Aussi s'adressa-t-il aux plus gros laboureurs du village en leur proposant de faire payer une journée de travail à chaque passager. Ce fut Victor Chalard, le garde champêtre, qui fut missionné, tambour en bandoulière, pour aller annoncer à la population la décision du conseil municipal. Après trois ou quatre roulements de tambours, il déclama : « *Avis à la population, le conseil municipal a décidé...* » Très vite, cela provoqua un tollé dans le village. Augustin Arge-lier, fit prudemment savoir qu'il ne se sentait pas concerné par cette décision, mais qu'en revanche il ne pouvait transporter à lui seul tous les mécontents. En clair, il se défaussait, feignant d'ignorer que son commis et le groupe des jeunes, préparaient un "coup" contre cette décision municipale.

Le soir même, le groupe se réunit. Le charivari spécial du “bal des charrettes” fut la riposte à cette décision mais aussi aux mariages arrangés par les patriarches... D’où son nom de code, “bal des charrettes”.

Les jeunes mirent leur idée au point au cours de longs débats nocturnes. Finalement le projet pris corps la nuit d'un dimanche précédant un départ au marché de Billom.

Il consistait à subtiliser et à “marier” les charrettes des laboureurs les plus engagés dans l’augmentation des tarifs afin de motiver les projets de mariage destinés à agrandir leurs domaines.

Les qualités d’organisation de Jürgen firent merveille. Il fallut d’abord aller subtiliser les carrioles, sans bruit, pendant la nuit. Des équipes de quatre furent constituées pour mener à bien cette tâche : deux pour tirer la charrette et la sortir du hangar, et deux pour surveiller que tout se passait sans éveiller l’attention des dormeurs. A la suite de quoi, elles furent regroupées – “mariées” deux à deux – et installées de telle sorte qu’elles encombrassent la place du village et les rues adjacentes. Des bouquets de fleurs et des inscriptions irrévérencieuses furent glissées sur les “couples” de charrettes : « *Julie pour une parcelle de vignes à Condige... accouplement par l’avant.* »... Ou encore : « *Marie pour les vergers de La Sagne... accouplement par l’arrière !...* »

Le corbillard avait eu droit à un traitement spécial. Il restait seul, bloqué au milieu de la place avec cette inscription : « *Véhicule spécial pour acheminer la monarchie vers son tombeau.* »... Et devant l’ensemble des charrettes, cette inscription en grosses lettres sur une énorme pancarte : « *Gratuité pour Billom.* »

... L’idée venait d’Arthur, vivement appuyé par Jürgen.

Ces mariages arrangés étaient le prolongement, au village des antiques pratiques matrimoniales héritées de l’ancien régime. Arthur en était l’une des victimes, puisque son père prétendait lui imposer un mariage. Clovis se demandait même si son fils n’avait pas un penchant contre nature toujours fourré qu’il était avec sa bande de jeunes.

Le moment le plus désopilant fut lorsque, au matin, les laboureurs découvraient l'absence de leur charrette. Ils s'interrogeaient, conjecturaient sur ce qui avait bien pu se passer. L'avait-on oublié, mais où ?... Quelle bourrique de commis avait encore omis de la ranger ?... Avait-elle été volée ?

Mais, le clou du spectacle, ce fut quand sur la place du village, chacun découvrit le "mariage". Ce fut alors qu'intervint le dernier acte de l'opération : une procession emboîtant le pas à deux jeunes déguisés en mariés... La troupe tambourinant et casserolant à qui mieux mieux au rythme de chansons paillardes.

Lorsqu'il découvrit son Arthur déguisé en mariée au bras de Jules, le fils de l'un de ses journaliers, Clovis fut ivre de rage... D'autant que ce dernier était un moins que rien, un anarchiste notoire ! S'accoupler ainsi avec le fils d'un de ses commis, quelle injure à la hiérarchie sociale !... Sans compter que cela jetait un doute sur les qualités viriles de la famille. Que le fils du maire s'affiche ainsi en jouant à la mariée, il n'osait imaginer les plaisanteries que cela déclencherait dans son dos. Augustin Argelier, qui était venu jusqu'à la place pour assister au spectacle, se contenta de rire sous cape avant de s'éclipser discrètement.

Charles Henri Du Miral, réveillé par le tintamarre, observait étonné le spectacle depuis sa grande maison. Décidément son frère, le procureur, avait bien raison de dire : « *Ce village est notoirement connu à la préfecture pour ses mauvaises dispositions. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont élus un régicide !* ». Toutefois, Charles Henri, apercevant Clovis Servignat rouge de colère et quelques autres gros laboureurs à la mine dépitée, ne put s'empêcher de sourire. Il avait vérifié que son cabriolet ne faisait pas partie de la cérémonie du "mariage", mais il lui faudrait demander à Ernest de s'assurer qu'il était bien en sécurité.

Le soir même, Clovis réunissait le conseil municipal et les représentants du parti de l'ordre. Charles Henri n'en faisait pas partie. Il considérait que les questions d'intendance communale n'étaient pas de son niveau.

Il fallut se rendre à l'évidence : Il n'était guère aisé d'agir en représailles contre cette farce sans risquer de sombrer dans le ridicule. Pouvait-on solliciter la maréchaussée ? Il n'y avait ni vol ni dommages !... Certes, il y avait bien délit de blasphème et outrage à la monarchie, mais cela n'avait rien d'évident, d'autant plus que l'abbé Nony, le recteur de l'institution Saint-Marie, l'unique école du village, s'était permis de susurrer avec son air de chattemite :

« Cette idée de demander une journée de travail par paroissien pour le transport jusqu'au marché de Billom est-elle bien dans l'esprit de la charité chrétienne ? Est-ce ainsi que se comporta Saint Martin de Tours ? »

Clovis aurait été capable de jeter son sabot à la figure de ce bigot, mais il n'en fit rien. Il fallut donc se rendre à l'évidence et renoncer au projet d'augmentation des tarifs. Le pire dans l'histoire, ce fut quand Baptiste Mège, le plus gros laboureur du village, l'un des plus dangereux rivaux de Clovis, se permit de conclure la séance par ces mots :

« Non seulement il faut renoncer au projet de notre ami Clovis, mais il serait prudent de ne pas donner trop d'ampleur à cet événement. Nombre de nos jeunes ont participé à cette pitrerie sans importance. Je crois même que ton fils y était en bonne place ? N'est-ce pas, Clovis ? »

Une réflexion adressée tout sourire à Clovis qui faillit en exploser de rage.